

LA DOULEUR ET LA DÉCHIRURE DANS *LE DÉSENFANTEMMENT* DE RITA EL KHAYAT

Zineb MARJOUF

Université Ibn Tofail de Kenitra, Maroc

Laboratoire : Littérature, Art et Ingénierie pédagogique

zineb.marjouf@uit.ac.ma

Résumé : Cet article examine l'émotion intense de la douleur et la déchirure dans *Le désenfantement* publié en (2002) par l'écrivaine, psychiatre, psychanalyste et anthropologue marocaine Rita EL KHAYAT. En effet, la lecture de ce récit donne une conviction approfondie d'une écriture purement expressive une sorte d'émancipation, de libération, un soulagement profond d'une douleur affreuse et traumatisante qu'a connue l'écrivaine suite à la mort tragique de sa fille bien-aimée *Aïni*. C'est ici, que l'écrivaine s'investit corps et âme dans l'exercice de l'écriture, elle utilise son crayon comme une arme, un moyen de véhiculer cette émotion brute de perte, cette éruption violente du désenfantement, elle écrit comme elle parle et crie, transcrit sa souffrance, sa douleur, sa peur, son angoisse, et sa solitude. Elle est à la fois l'actrice, l'auteure, et même la musicienne de son histoire traumatique. Chaque ligne d'écriture est un fil tendu entre la vie et la mort, elle traîne, âme en peine. L'écriture permet de tendre vers le tout de son vivant. En ce sens, nous optons donc pour une étude analytique de l'audite écriture expressive et émotive adoptée par l'écrivaine que nous volons entamées par cette interrogation : Comment Rita El KHAYAT transcrit ses émotions et quelle est la modalité de leurs expressions. Corrélativement, nous essayons de montrer de façon claire et nette que l'écriture est un miroir qui nous fait voir au-delà des mots les états d'âmes de son auteur. Postulant ainsi que le fait de parler de ses émotions permet de se libérer de toutes les contraintes.

Mots clés : écriture, émotion, expressions, douleurs, déchirure.

THE PAIN AND THE TEAR IN DESENFANTEMMENT OF RITA EL KHAYAT

Abstract: This article examines the intense emotion of pain and tearing in childlessness published in (2002) by Moroccan writer, psychiatrist, psychoanalyst and anthropologist Rita EL KHAYAT. Indeed, the reading of this story gives a deep conviction of a purely expressive writing, a kind of emancipation, of liberation, a deep relief from a terrible and traumatic pain that the writer experienced following the tragic death of his beloved daughter *Aïni*. It is here that the writer invests herself body and soul in the exercise of writing. She uses her pencil as a weapon, a means of conveying this raw emotion of loss, this violent eruption of childlessness, she writes as she does. speaks and cries, transcribes his suffering, his pain, his fear, his anguish, and his loneliness. She is both the actress, the author, and even the musician of her traumatic story. Each line of writing is a thread stretched between life and death, dragging along, a lost soul. Writing allows you to strive for everything while you are alive. In this sense, we therefore opt for an analytical study of the audit the expressive and emotional writing adopted by the writer that we steal from this question: how Rita El KHAYAT transcribes her emotions and what is the modality of expression. Correlatively, we try to show clearly and clearly that writing is a mirror that makes us see beyond words the states of mind of its author. Postulating that talking about your emotions allows you to free yourself from all constraints.

Keywords: writing, emotion, expressions, pain, tearing.

Introduction

La littérature maghrébine d'expression française est la coloration affective des expériences humains, ses auteurs qu'ils soient, hommes ou femmes expriment leurs sentiments et leurs émotions les plus profonds ils ne s'attardent donc pas à enter de *de plain-pied dans le champ francophone*, Jean Déjeux (1970). C'est ainsi qu'ils construisent leurs propres mondes qu'ils définissent et bâtissent à leur manière. Écrire constitue donc pour les écrivains une vraie catharsis, où chacun trouve son exutoire. En effet, avec l'évolution du temps, de l'histoire, et des mentalités la création littéraire n'a pas cessé d'augmenter et de s'accroître à un tel point qu'elle a donné lieu à la naissance et à l'émergence d'une production littéraire cent pour cent féminine. La femme devient ainsi une productrice de discours. Elle s'approprie la plume qui fut, pendant des siècles, utilisée uniquement par les hommes. Le premier roman est né donc en (1982) d'Halima BEN HADDOU intitulé : *Aïcha la rebelle*. À l'instar celle -ci, nombreuses femmes empoigneront la plume pour parler dans des récits nettement autobiographiques, d'autres s'exprimeront de manière prosaïque comme Saida MENEHBI (1970), Rachida MADANI, EL MELIH (2006), Fatéma CHAHID (2012) et bien d'autres. Certaines femmes préfèrent écrire des autobiographies utopiques, imaginaire. Tel que : Farida ELHANY (1990), Badia HAJE NACER avec son œuvre : *Le Voile mis à nu*, (1985), Leila HOUARI avec son roman : *Zeida de nulle part* (1985) ou encore Noufissa SBĪ avec son roman intitulé : *l'enfant endormi* publié en (1987), roman considéré comme l'autobiographie d'une jeune femme qui essaye de remettre en question l'ordre social. Ainsi, dans les années 90, le nombre d'écrivaines a considérablement augmenté, telle que : Fatima MERNISSI, (1975), Fadéla SEBTI (1978), Baha TRABELSI, (1995) ; Siham BENCEKRON (1999), Bouthaïna AZAMI TAWIL (1998), Rajae BENCHAMSI, (1997), et bien autres femmes qui prennent la parole en redéfinissent leurs propres « moi ». Ces femmes nous décrivent également les rêves les plus profonds de toutes les femmes enfermées dans un univers clos et espèrent à un ailleurs meilleur. Pour Fatima MERNISSI (1963) : « écrire est l'une des anciennes forme de prière, écrire, c'est croire que la communication est possible que d'autres personnes soient bonnes et que vous pouvez éveiller leur générosité et leur désir à faire mieux. » Rêve de femmes. En écrivant Fatima MERNISSI, clame haut et fort son indépendance intellectuelle et sa liberté d'expression. Dans toute leur spontanéité de femmes, les écrivaines expriment l'obsession qui les tourmentait. Ils ont divulgué leur vie privée ; afin de révéler cette intimité, elles ne peuvent exprimer leurs sentiments qu'en mobilisant un vocabulaire expressif. Cela reflète principalement leurs fêlures, leurs cœurs, leur enthousiasme, leur vulnérabilité, leurs émotions et leur vie affective à travers un corpus assez diversifié. En s'appropriant la plume, les femmes ne s'approprient pas seulement la parole, mais aussi leurs corps et âme qui furent, pendant des siècles, confisqués uniquement par l'homme. Avec leurs plumes, elles deviennent les porte-parole de la réalité qui les entoure et assument la responsabilité de la diffusion et de la condamnation. L'écriture devient alors une pratique langagière qui surprend et fait hurler sans pudeur tous les espaces nus. En effet, dans ce florilège de création littéraire, un récit a retenu notre attention, il s'agit *du désenfancement* (2002) de l'écrivaine et anthropologue marocaine Rita EL KHAYAT. Un récit de doute, de métamorphose de douleur, de passion, qui mène à la construction de soi à l'aide de

l'écriture où l'écrivaine met le lecteur au milieu d'une image expressive qu'elle dessine avec la couleur de son expérience à la fois dure et stimulante, ses images s'ancrent dans l'esprit du lecteur et le comprend dans tous ses sens, ressent ses sentiments, et se met même à sa place. Chose qui exprime la capacité de l'écrivaine à morceler et à manipuler à la fois l'écriture et les personnages à sa fantaisie. Dès lors, il nous semble très intéressant d'étudier attentivement ce récit qui contient une alchimie d'émotions intense.

En ce sens, notre problématique de recherche consiste à savoir comment Rita EL KHAYAT utilise le pouvoir des mots pour transcrire et cristalliser ses émotions et la modalité de leurs expressions. Nous nous interrogeons également sur les jeux bibliques que l'auteure utilise-t-elle pour faire de son écriture un domaine d'investissement à la fois littéraire et thérapeutique. Pour répondre à ces multiples questions, nous proposons un certain nombre d'hypothèses : L'écriture serait pour l'écrivaine un exercice de thérapie laissant un libre cours à toutes les émotions refoulées dans son âme. L'amertume et la faiblesse des expériences peuvent finalement aboutir à des grandes forces. Postulant ainsi que *tout ce qui ne tue pas renforce*. Pour réaliser ce travail, nous appliquerons une approche analytique afin d'en montrer l'originalité et la spécificité de l'écriture de Rita EL KHAYAT. Notre objectif consiste à discerner la manière dont Rita EL KHAYAT tricote le fil de sa tête et fait de l'écriture, une véritable thérapie. En prennent appui sur les travaux psychanalytiques de Line Saint-Pierre, Roger Régnier, et plus particulièrement surmonter l'épreuve du deuil publié en 2013, les travaux de Sigmund Freud, Introduction à la psychanalyse (1917). Damien Boquet et Piroška Nagy, « Une histoire des émotions incarnées », Introduction à « La chair des émotions », dir. Damien Boquet, Laurence Moulinier-Brogi et Piroška Nagy, (2011). Pour réaliser ce travail, nous appliquerons donc une approche « lecturale » et une lecture « Psychoaffective » du texte littéraire allant du général vers le particulier. En ce sens, la première partie de notre travail de recherche tentera de présenter de façon générale l'auteure et son récit. Pour ensuite, voir à quel point Rita EL KHAYAT a réussi de transcrire et de cristalliser sa douleur et sa déchirure faisant de l'écriture un chef d'œuvre thérapeutique. Ce qui nous laisse dire « quand ne fait pas de la bonne littérature avec des bons sentiments ».

I Présentation : l'auteure et son œuvre

I.1 L'auteure

Rita EL KHAYAT est une intellectuelle engagée à la passion de l'écriture femme polyvalente. Psychiatre, psychologue, et anthropologue de nationalité marocaine. Elle a fait une forte empreinte dans le paysage littéraire à la fois maghrébin et français. Appelé *la reine des émotions*, car tous ses écrits contiennent une alchimie d'émotions intenses qui ne laisse pas le lecteur indifférent. Rita EL KHAYAT est une écrivaine prodigieuse, auteure de poésies, romans, essais et nouvelles, elle morcelle tous les genres avec talent galant. Ce qui nous permet de dire que les œuvres de l'écrivaine sont un cocktail dans lequel plusieurs domaines s'entremêlent : la littérature, la psychiatrie, l'anthropologie, etc. EL KHAYAT a donc réussi à combiner de façon originale entre son métier de psychiatre et celui d'écrivaine pour transcrire et

crystalliser les sentiments et les émotions de façon antithétique. Son écriture englobe plusieurs aspects formels, esthétiques et sémantiques de ladite écriture novatrice singulière et contemporaine, elle fait preuve d'une imagination fertile et d'un style très vif. Ses idées naissent et émanent de ses émotions les plus intenses, son écriture est une oasis d'émotions. Ce qui revient à dire qu' « Un semeur de sentiments comme le philosophe est un semeur d'idées. Avant tout, il veut toucher. Toucher, c'est faire partager au lecteur les sentiments qu'on a prêtés à ses personnages » Émile Faguet, *L'Art de lire*, Paris, Hachette, 1920, p. 22.

1.2 L'œuvre : *Le désenfancement*

Le désenfancement est un récit publié par Rita EL KHAYAT en (2002) Dans lequel l'écrivaine raconte l'expérience malheureuse de la perte de sa fille bien-aimée. Le récit est tissé soigneusement avec de la langue et du discours, ses mots font saigner le cœur du lecteur. L'écrivaine transcrit et cristallise ses émotions les plus intenses et montre au fil des pages à quel point l'expérience de la mort à changer radicalement sa vie. Elle s'est trouvée déracinée, sans vie ni même envie de vivre. La perte de l'être cher est une expérience douloureuse, voire traumatisante. Sa fille s'appelle *Aïni*, un mot arabe qui signifie :

El : Mon œil, ma prunelle, ma source et ma fontaine. Mais dans toutes les chansons où la voix se déploie, le mot *Aïni* prend son sens véritable et veut dire : mon amour. Ce prénom donc exige la traduction pleine de ce que j'ai de plus précieux, de ce que nous avons tous de plus précieux, mon amour... (p. 11)

Sa mort lui donne l'impression de perdre une partie de son corps, ses yeux avec lesquels elle voit la vie en couleurs. Elle ressentait de la douleur dans tous les endroits visités ou traversés par sa fille disparue, et son âme errait dans l'agonie. Par conséquent, le réconfort, la solitude, la douleur et les larmes sans fin constitueront le destin quotidien d'une mère, et elle rejette cette perte cruelle du plus profond de son âme. La douleur suinte à travers les lignes et les chapitres de cette histoire poignante. Le désespoir absolu de l'écrivaine n'est qu'une chanson d'amour fulgurante à sa fille. Le "Désenfancement" n'est donc qu'une diffusion terrible et douloureuse, qui affecte l'auteure et modifie même son style d'écriture". Texte et anti-texte forment l'épine dorsale du travail. « Ces textes, écrit-elle, sont une réduction de la douleur incessante, insurmontable et repoussante. Ils parleront de la vie, de la mort, de la beauté, de la jeunesse, des larmes, du réconfort, de la séparation... » Rita EL KHAYAT (2002 p. 112). Un récit très émouvant où les frissons et les émotions coulent comme l'eau.

2. Particularité thématique dans le désenfancement

2.1 *La mort une séparation mal vécu par l'auteure*

Le désenfancement est le récit de la déchéance, physique et spirituel, celui de la perte et la souffrance intense, de la douleur qui constitue le seul et l'unique pied de danse. Il s'agit en effet, d'une terrible déchirure que l'écrivaine ressent et raconte en 175 pages. Face à la mort de sa fille bien-aimée *Aïni*. Une morte inattendue qui provoque un choc terrible, un

traumatisme crânien physiquement et spirituellement douloureux qui déchire son âme en morceaux. Comme elle le montre clairement dans ces passages :

E2 : Je suis le premier détruit vivant, je hais la mort (P. 91)

E3 : Je suis hachurée de larme de sang et de traces creusées dans mes joues par le poids scandaleux des larmes parvenues d'on ne sait où. P. 135

E4 : Mon nom est séparé de moi-même et de ma fille. Je suis clivée en des parcelles de moi et j'assiste impuissante à l'impossibilité de les grégariser. P. 110

E5 : Je couvais une immense souffrance. Quand je fus avertie qu'elle allait déferler, je pris le chemin d'une clinique. Je ne pouvais pas inspirer ou expirer. Vivre me faisait horreur. P. 29

Ainsi, la voix de l'auteur plonge immédiatement le lecteur dans une expérience douloureuse. Une douleur claire, implacable, torturante qui consume sans pitié l'esprit et le corps de l'écrivaine, lui fait entrer dans un désarroi, un tourbillon de pensée négative qui perturbe sa santé physique et morale. Scientifiquement parlant, la définition consensuelle de la douleur ne se limite pas à la présence de stimuli nocifs, qu'ils soient mécaniques, thermiques ou chimiques : ce qui est plus compliqué, c'est qu'elle associe des lésions tissulaires à des expériences émotionnelles et sensorielles. Surtout ceux de Melzack (1995), Wall (2000), Melzack & Wall (1996), Craig (1995), Chapman (1995). Ils se sont opposés au concept de douleur basé uniquement sur la sensation et ont proposé une théorie qui intègre émotions et motivation dimensions (Gustafson, 2006, pages 235 et 237). Dans notre corpus, la douleur est si puissante, c'est celle d'une mère désenfantée qui se sent déraciné, un deuil très compliqué, qui ne peut se comprendre qu'en prenant conscience de ses particularités : les personnes qui ont perdu leurs proches perdent une partie de leur passé. C'est ici que le moi s'hypertrophie en même temps que les paupières. Ce qui laisse l'écrivaine entrer dans un tourbillon de questionnement auquel elle ne trouve aucun sens satisfaisant :

E6 : A-t-on jamais pensé à l'horreur infernal d'un tel acte ? Je dois accepter que mon enfant meure ? Mais c'est impensable et celui qui m'a fait faire un acte est un fou sanguinaire, un chien aveugle, un démon délabré et sot ! Et je l'ai suivi ? » 93

Ce fut donc l'une des épreuves les plus terribles qui soient. Perdre son amour... Un être tant attendu, tellement choyé, à qui Rita tient autant et avec qui elle aspire et imagine un avenir meilleur... Qui s'évapore et se transforme en une illusion, sa fille filait entre ses doigts comme le sable que l'on essaie de retenir au mois d'août. Ainsi, Rita se laisse imprégner que par des mots exprimant la douleur, celle d'une mère désenfantée frémit à la mention du nom de sa fille.

E7 : Mon histoire est si effrayante que personne ne peut y rester insensible. C'est tellement cruel et tellement injuste que je suis arrivée à transmettre la portée atroce de ce que je vis à tous, prolétaires et bourgeois, play-boys et filles de rue à trois heures du matin quand je sanglote devant le lycée D'Aïni, tout le monde est muet devant

l'atrocité de ma douleur. Je suis donc parvenue à donner une leçon d'amour à l'humanité sordide uniquement imbue de matérialité. P. 107

E7 : « Cela doit être très fort, plus qu'une giboulée au mois de mars puisque je pleure tous les jours depuis deux ans et demi. » P. 85

Rita El KHAYAT, se sent seule et se trouve dans la quadrature du cercle ne savent quoi faire, le monde devient noir, terrible froid, glacial où tous les coups se permettent.

E8 : La vie est horrible, les gens, la mort, les mots et les sons. P. 147

Son état psychique se dégrade de plus en plus, n'ayant aucune envie de vivre. Elle se sent morte à l'intérieur d'elle-même. Tel que nous voyons clairement à travers ce passage :

E9 : Je suis clivée en des parcelles de moi –même et de ma fille. Je suis clivée en des parcelles de moi et j'assiste impuissante à l'impossibilité de les rassemblés P. 110

C'est ici que nous verrons l'une des écritures les plus puissantes, une véritable explosion émotionnelle. Autant la mort est violente autant l'écriture se relève de plus en plus assassine. Son écriture est un chant émouvant et captivant qui atteint les profondeurs du lecteur chatouille ses sens et fait saigner le cœur du lecteur et montre à quel point l'écrivaine souffre terriblement de cette perte inattendue de son unique enfant, elle se demande pourquoi elle est fourvoyée dans les chemins de la maternité. Rien n'est plus expressif encore que ces passages :

E10 : La douleur me tord devant l'écran de l'ordinateur ; mes larmes brouillent le clavier et l'écran. J'ai envie de tout casser de sortir ce dimanche matin comme une folle dans les rues et de hurler à la mort. Ils m'enfermeront dans l'asile comme on ramasse les chiens errants pour les piquer à la fourrière et en débarrasser les braves gens. P. 22

E11 : J'ai pris en un an dix ans sur mon visage et mon corps pour reprendre les mots simples de mes amies, ordinaires. Flétrissures et marques diverses se sont longuement et lentement inscrites dans mon être et se rappellent à moi à la moindre évocation. » P. 13

E12 : Je suis seule, je suis morte. P. 16

E13 : Alors il me reste à vitupérer, à me vaporiser et enfin à vampiriser cette douleur plus forte que la pointe acérée de ma plume. P. 33

Les mots prononcés par l'écrivaine expriment ce déchirement qui s'opère en elle. Les sentiments qu'elle ressent semblent être de vrais sentiments d'amour ses larmes traduisent sa douleur, un déchirement avide, sentiment de vide accentué de faiblesse et de tristesse parce qu'elle ne conçoit plus la vie sans cette dernière, cet être cher (sa fillette) qu'elle conçoit comme une partie d'elle-même. La mort de sa fille unique est vue comme profondément injuste. Elle provoque un ébranlement émotionnel

considérable, une rupture aussi irréversible dérangeante, perturbante, effrayante contrainte et définitive. « Une perception en partie déchristianisée de la douleur comme un intolérable, Le spectacle du malheur prend la figure d'un tableau auquel nul ne peut rester insensible et qui fait pleurer jusque dans les prétoires » (Sarah MAZA, 1997)

2.2 La confrontation avec l'absence

Le 15 février, est un événement tragique, c'est le jour le plus obscur dans lequel l'auteure avait perdu, sa fille bien-aimée Aïni à l'âge de 15 ans, adolescente à son apogée, une fleur atteinte par la gelée au moment où elle éclot. Un choc et une véritable descente aux enfers. Tel que nous voyons à travers ce passage :

E14 : Il me fit traverser de la nuit la plus noire au jour le plus cru. P. 42

Rita avait perdu tout intérêt, la raison d'être et de vivre. Elle traîne, l'âme endolorie, dans tous les lieux visités par sa fille disparue. Les larmes, la consolation, la solitude deviennent un quotidien auquel elle ne peut s'emparer. Rita nie, au plus profond de son âme, cette cruelle perte. Sa souffrance traverse les lignes de cette histoire poignante. Le désespoir absolu de Rita EL KHAYAT n'est qu'un amour brillant et bouillant à sa fille bien-aimée. Tel que nous voyons à travers ces mots :

E15 : Seul l'amour d'une femme pour son enfant peut être de la nature même de l'amour. P. 43

Le moment de la perte soudaine est vécu par l'écrivaine comme une perte de sens intense un choc inattendu où son esprit ne trouve aucun sens satisfaisant et qui contredit toute ses bonnes aspirations. Un état de non-vie au sein de la vie s'amorce lors de l'annonce de l'absence de l'être cher. Qu'elle aime bien, il envahit son psychisme enserme son cœur, et vide son corps. L'image vivante et aimante d'Aïni se transforme dans un clignement de cils en une figure lointaine, un corps mort, atone, quasi-inanimé. Elle perçoit le corps de sa fille sans vie chose qui ne lui donne pas l'envie de vie. Car tout manque : la complicité, l'intimité partagée, l'évocation ensemble des souvenirs, ses voyages, ses caresses, ses mots doux, ses mimiques, son regard, sa main posée sur soi, le rythme de sa respiration la nuit, la chaleur de son corps sa présence rassurante, etc. Son absence est une profonde souffrance, un manque violent impossible à combler. Trop longue, infiniment longue Rita erre entre ses quarts murs ne sachant que faire de son désespoir, elle se surprend à appeler la disparue à supplier qu'on la rende elle sait que c'est absurde, mais elle continue à rêver de vouloir l'avoir au moins dans ses rêves comme témoigner ses mots :

E16 : El Gheib : ce qui n'est pas matérialisé, mais se trouve ailleurs. À pressentir seulement. À accepter dans ma conscience en sachant que c'est l'absence, la présence dans un autre lieu seulement imaginé P. 69

E17 : Beaucoup de mes visiteurs et amis me disent que les mères qui ont perdu leur ont la chance extraordinaire de les retrouver dans l'autre monde où elles ne risquent plus d'être jugées pour une quelconque infamie. Elles seront accueillies par leurs anges et ne brûleront jamais en enfer. P. 107

E18 : J'ai avalé deux comprimés entiers pour le corps et deux demi-comprimés pour dormir. Ils vont mettre un moment avant d'agir. J'ai donc tout le loisir d'écrire dans mon lit avant de partir dans l'oubli momentané du sommeil. Je vais me dissoudre dans la nausée et dans le coma des songes. Je vais rêver. Je voudrais rêver de ma fille. Je pensais orienter ma pensée vers elle et la présanctifier dans mon sommeil. Je pourrais ainsi neutraliser la réalité et concrétiser la mienne. En dormant, je réinventerais un temps qui n'appartient à personne et que personne n'a restitué : le passé. On ne peut pas remonter dans le temps. Moi, je suis démesurée au point de vouloir figer l'écoulement des instants jointes bout à bout pour faire le présent et je revendique d'aller en arrière. P. 28

E19 : Dieu m'a punie. P. 110

Ces longs passages nous donnent l'impression comme si la vie de Rita s'arrête à la mort de sa fille. Et annonce la fin de l'univers, un univers peuplé d'amour devient un désert aride. Inerte, maussade, très sèche.

E20 : Où est ma tendresse et mon amour de jeune fille ? Il est où mon petit cœur. Je restais allongée, vrillée au lit, une perfusion dans chaque bras. J'avais refusé les antidépresseurs. Je voulais bien que l'on essaie de me nourrir, mais pas que l'on me soigne. Mais de quoi allait-on me guérir ? De quelqu'un que j'aimais et respectais plus que moi-même ? De quelqu'un pour qui j'avais tenté de bousculer un monde médiéval et féodal ? Pour qui je voulais une humanité forcément transformée pour s'adapter à sa pureté et à sa générosité. P. 29

E21 : La mort de sa fille va contre le sens même de la vie. Une terrible épreuve pour une femme qui se retrouve désespérée, amputée d'une partie d'elle-même et d'un moteur de vie. La solitude devient un palier. Rien n'est plus expressif que la célèbre citation de Robert Musil, *L'Homme sans qualités* [1930-1932], trad. de l'allemand par Philippe Jaccottet, et par Jean-Pierre Cometti et Marianne Rocher-Jacquín pour les textes nouveaux, Paris, Éd. du Seuil, 2004, I, chap. 11 (« L'essai le plus important »), p. 61. :

E22 : L'extraordinaire solitude de l'homme dans un désert de détails, son inquiétude, sa méchanceté, l'indifférence sans égale de son cœur, sa cupidité, sa froideur et sa violence, toute caractéristiques de notre temps, ne peuvent être autre chose, si l'on en croit ces censeurs, que la conséquence des pertes que ferait subir à notre âme

Rita est donc blessée aux plus profonds d'elle-même, elle refuse de tout son cœur de faire le deuil. Un travail interne de reconstruction psychologique dans le but de pouvoir trouver un nouvel équilibre après cette perte cruelle et violente. Où l'écrivaine traverse une période de déni et de repli sur soi sentant qu'elle vit un cauchemar dans lequel elle ne se réveillera pas. Dans les moments d'auto-dépression, tout semble absurde et ennuyeux. Parfois, Rita sentait qu'elle devenait folle, parfois, elle voulait mourir pour retrouver sa fille. Elle éprouve aussi un besoin

de rester dans cette douleur, qui la relie à la personne qui l'a quittée. Cela nous fait penser à l'hypothèse de Margarete et Alexander Mischelich concernant

E23 : L'incapacité de faire le deuil. P. 15

E24 : Comment aurait-on pu apprendre à faire le deuil ? Pour faire un deuil véritable, il faut aimer la vie, de toute son âme. La vraie tristesse du cœur vient du fait qu'on réalise tout à coup que ce qu'on a fait n'a pas contribué à soutenir la vie, mais que vous ne respectez pas ces messages lorsque vous agissez, vous ressentirez de la douleur. Cependant, n'allez pas vous haïr pour votre attitude incohérente ; pensez en ces termes : « Mon Dieu ! Que c'est triste. Je suis si navrée ! Cependant, n'allez pas vous haïr pour votre attitude incohérente. P. 101

Dans notre corpus d'étude, les larmes se sont asséchées et la glande aux condoléances s'est tarie. La mort se régale. Toutes ces émotions sont ressenties son moment de confrontation avec soi vécu avec une intensité douloureuse qui ne peut s'apaiser. Ce qui rend Rita beaucoup plus fragile et vulnérable. L'auteure refuse au plus profond d'elle-même d'accepter cette morte salvatrice comme témoigner ses mots :

E25 : Je veux rester dans ma douleur vrillée à sa démesure et à sa signification. » P. 50

E26 : Moi, je suis en dehors de tous les deuils possibles. P. 48

E27 : Ça pleure en moi, ça déborde et ça inonde. » P. 59 « Mes larmes ne sécheront jamais, mon amour ne mourra jamais. Je pleure comme une madeleine. Je n'ai pas fauté. Je voulais faire vivre ma fille. Je ne vais quand même pas arrêter de pleurer à la place de tous ceux qui l'ont tuée ? Il faut bien que quelqu'un pleure. Et puisque ce n'est pas très agréable, si une seule femme pleure à la place de tout le monde, quel grain de temps et quel grain d'énergie ! » P. 56

Le décès d'Aïni va dans le sens inverse de la vie et constitue, pour l'écrivaine, une terrible injustice. Car elle est encore adolescente et pleine de vie d'où un sentiment de colère « par rapport aux autres qui sont vieux et qui continuent leur vie de façon insouciant. Elle se demande Alors pourquoi les enfants meurent-ils et les personnes âgées restent vivantes.

E28 : J'ai toujours le cœur d'avantage arraché par les morts d'enfant et d'adolescent. Je ris quand j'apprends celle des gens de trente ans. J'ai envie de tuer ceux qui pleurent un cadavre de quatre-vingts ans. Et ceux qui veulent se faire des liftings à soixante-dix, hommes ventrus, les cheveux teints qui espèrent garder des femmes quadragénaires. P. 16

Un enfant est mort tôt dans sa vie, « sans respecter l'ordre des générations » (Hanus, 2007, p. 168), donc ses caractéristiques sont encore plus absurdes. Il n'est pas rare d'entendre que les parents ne devraient jamais être témoins de la mort de leurs enfants. Pour de nombreuses personnes, ce type de décès est incompréhensible (Cocker, 2006). Hanus (2007, p.168) ajoute : « Les enfants [...] font encore et feront toujours partie de nous, expression, témoignage et produit de notre

narcissisme ». Sa mort a également entravé les projets futurs de cette personne et de ses proches (Hanus, 2006) dans le langage populaire, les mots « incroyables et inhumains » sont souvent utilisés pour désigner la perte d'un enfant, ce qui implique la gravité du deuil qui s'ensuit. Comme le décrivent Rando (1986) et Mongeau (2002), ce type de deuil est, en effet, considéré comme grave, intense, complexe et de longue durée. "Perdre un enfant changera les parents à jamais", explique le psychiatre Christoph Faure. Elle l'a blessé au plus profond de lui. Douleur", "mutilation"... C'est ainsi que les parents qui ont perdu leurs proches décrivent la perte de leurs enfants. "Quand un enfant meurt, les parents sentent qu'une partie d'eux-mêmes et toutes ses projections sur lui sont presque amputées", a analysé Christoph Faure. Couper aussi le moteur de la vie, "parce que nous existons pour la raison de nous battre". Fils a été perdu dans l'accident. Une épreuve atroce. Événement tragique, contraire à l'ordre naturel des choses, il bouleverse complètement son existence. Rita confie avec pudeur sa douleur vécue, elle reste alors coincée entre la mort et la vie qui, malgré tout, doit continuer. En ce sens, Ch. Singer dépeint le délabrement psychique suite à la perte dans son livre intitulé *l'épreuve du deuil soudain*, il affirme que :

E29 : La personne endeuillée mène un véritable combat puisqu'elle se sent morte à l'intérieur d'elle-même. P. 134

Et c'est exactement le cas de la narratrice torturé par cette morte salvatrice, car complètement détaché de sa fille elle sent comme extérieure à elle-même condamnée à vivre loin de cette figure. Déchiré et torturé. En ce sens, la théorie de l'attachement de Bowlby (1999), bien qu'elle date déjà de quelques années, demeure une référence majeure pour de nombreux chercheurs qui s'intéressent au phénomène de la mort inattendu (Bernier et Miens, 2008 ; Charles et Charles, 2006 ; Coin et Miljkovitch, 2007 ; Luecken, 2000). Selon cette théorie, la rupture d'un lien significatif à un jeune âge peut amener à des séquelles importantes et briser le sentiment de sécurité nécessaire au développement de relations saines, car le style d'attachement construit constitue un élément central de la personnalité pendant toute la vie. Ainsi, l'écrivaine se retrouve renfermée sur elle-même, abandonnée à elle-même. Seule au monde, un monde sans repère puisqu'il demeure très loin de cette figure son bébé et son ange d'amour ce qui engendre une colère féroce très atroce.

2.3 Bulle de colère et d'anéantissement

Le sentiment douteux et pineaux engendrent une colère éruptive une explosion qui déstabilise l'équilibre de l'écrivaine la violence de ses propos est peut-être sa meilleure revanche de sa situation indéfectible elle utilise des mots qui font beaucoup de maux tel que nous voyons à travers ces passages :

E30 : Et la terre est une chienne dont le vagin happe, construite et ne relâche plus celui qui y est fourré. P. 48

E31 : Je déchire ma peau derrière ou sur les côtés. P. 57

E32 : J'ai envie de tout casser et de sortir ce dimanche matin comme une folle. » P. 22

E33 : C'était pour moi la fin de l'univers, je suis blessée à mort et traîne sans cesse jaugeant la banalité de ce que consentent les autres pour vivre. P. 29

E34 : Je porte une douleur plus forte que celle de Lamartine et de Hugo. Cette douleur plus forte que la pointe acérée de ma plume. P. 33

E35 : « Je suis et je continuais à pleurer tout le temps saurait avoir la moitié de mon corps dans les flammes de l'enfer et l'autre moitié glacée et rigide. » P. 48

Ses mots sont profonds à tel point qu'ils pénètrent et font saigner le cœur du lecteur.

E36 : « La bougie s'est éteinte » P. 62

E37 : « Je pleure comme une madeleine. Je n'ai pas fauté. Je voulais faire vivre ma fille. Je ne vais quand même pas arrêter de pleurer. » P. 56

E38 : « La biche pleure son petit... La femme et la biche dévorées par la mort du feu de leurs entrailles. Le chien répondait dans un sursaut de rage et de terreur. Le cri de la femme le dérangeait et hantait la sauvagerie primitive de son être. Elle hurlait dans la honte. Elle était devenue folle. » P. 79

Ce qui revient à dire que le fait de perdre un être cher ressemble à un long séisme suivi d'interminables répliques de chagrin. L'absence devient une présence obsessionnelle. La mort est tellement atroce.

E39 : La mort est absurde. Ce n'est pas la peur, c'est la révolte qui la domine. P. 92

E40 : J'assiste à ma propre destruction qui n'a rien d'autre que mon vieillissement programmé. P. 95

E41 : La fatalité du désespoir, c'est l'obscurité dans les tombeaux. P. 97

E42 : Pour Aïni, je veux lui offrir tout l'amour de l'univers encore et toujours. P. 105

Rita a du mal à franchir l'épreuve de la perte, en termes notamment de remaniement affectif. Ce qui laissera donc l'apparition de troubles dépressifs sévères comme les montres clairement ses mots :

E41 : Je suis déprimée à un point impossible de définir. P. 114

E42 : salement dépressive. p. 115

E43 : Je ressens bien la crevure de mon être P. 111

E45 : je saigne. P. 124

Ces passages illustrent l'épidémie de dépression. On assiste ici à une psychose de masse, un état subjectif de malheur, de tristesse de mélancolie voire même de folie.

E46 : Je suis foutue ! Moi la pauvre ! P. 123

E47 : J'anesthésie et ne ressens pas l'injustice éclatante du monde et des choses. P. 127

Selon Strawson, le concept de douleur n'inclut pas intrinsèquement les réponses que la douleur provoque au niveau corporel, et est avant tout un fait public inobservable, une question d'ordre privé. Un rapport aléatoire avec l'expression publique. Dans le même sens, Roger Régnier dans son ouvrage intitulé : *la perte d'un être cher*, (2004) laisse voir que :

E48 : Le chagrin consécutif à un deuil est souvent réprimé. Lorsqu'un proche meurt, il faut cesser d'y penser et ne plus en parler, il faut oublier et tourner la page. Cette tendance ne fait que compliquer et prolonger le processus de deuil dont la résolution est une véritable tâche psychologique. Pour couper les liens qui l'attachaient au disparu et intégrer la perte dans sa nouvelle existence, la personne endeuillée a besoin de temps et de soutien aussi bien pratique qu'affective. Pour alléger son fardeau émotionnel, elle doit extérioriser son chagrin. Souvent inquiétée par l'apparition de symptômes troublants qui lui font craindre la dépression, elle a l'impression de perdre pied, de craquer et cherche à comprendre ce qui lui arrive. Il est donc primordial que la personne endeuillée se sente avant tout comprise, acceptée, informée et rassurée dans l'épreuve qu'elle traverse. P. 13

Ainsi, Line Saint-Pierre, Roger Régnier dans *Surmonter l'épreuve du deuil*, (2013) laissent voir que :

E49 : Quand survient la perte d'un être cher, certaines personnes sont, pour diverses raisons, momentanément déstabilisées. Elles ont non seulement besoin d'être écoutées, renseignées et soutenues dans leur épreuve, mais aussi d'être guidées dans leur cheminement.

Dans le même sens, Marcel Proust dans son œuvre intitulé *À la recherche du temps perdu*, (1989), laisse voir que :

Un être réel, si profondément que nous sympathisons avec lui, pour une grande part est perçu par nos sens, c'est-à-dire nous reste opaque, offre un poids mort que notre sensibilité ne peut soulever. Qu'un malheur le frappe, ce n'est qu'en une petite partie de la notion totale que nous Avons de lui, que nous pourrions en être émus ; bien plus, ce n'est qu'en une partie de la notion totale qu'il a de soi qu'il pourra l'être lui-même. p. 84.

C'est ici, que le soutien psychique des amis joue un rôle très important dans la mesure où il console, réduit la charge et la mobilité et apaise l'atmosphère électrisée. Ainsi, l'écrivaine n'hésite pas à remercier tous ses amis qui étaient à ses côtés dans ses moments les plus difficiles ce qui montre bien la valeur de l'amitié qui se conçoit comme étant une épaule solide sur laquelle elle peut toujours compter :

E50 : Mes amis ont été merveilleux. Sans eux, je serai morte. Homme, femmes et enfants. Camélia, petite fille, m'a envoyé à choisir entre deux de ses nounours préférés, le rose et le bleu. Elle m'a offert une photographie d'elle, tout bébé, me disant : c'est pour que tu penses à moi comme tu penses à Aïni. P. 77

E51 : Personne ne peut mesurer ou même soupçonner la profondeur de la blessure... Ayyour a compris. J'ai beaucoup de gratitude pour lui dans cette mansuétude qui consiste à comprendre la souffrance féminine dans laquelle il se projette sans effroi pour aller investiguer dans ma douleur et tenter de la briser. P. 102

E52 : On m'offre et m'apporte une panoplie ahurissante pour la désenfantée endeuillée récalcitrante. Rebelle et résistante, je ne veux pas se plier à ce qui m'arrive et mes questions mettent mes amis, visiteurs et relation dans un bien bel embarras. On m'a donné de l'amitié palpable. Elle était gentille et chaude. Moi, je voulais l'amour. Mais ce n'est pas donné à tout le monde. On m'a entourée : fleurs, bougies, encens, colliers de perles, livres, nourritures, fruits, médicament, boissons, fleurs sèches en prison, bois de santal ; voilà ce que vous devez un jour offrir à un endeuillé. P. 73

Rita El Khayat, en tant que femme amputée de sa partie la plus attachée, a crié sa douleur seule et unique. " En se servant des mots. L'écriture devient la seule arme pour confronter l'absurdité et l'injustice de la vie, mais aussi un exercice de thérapie postulant ainsi que le fait de parler de ses sentiments et ses émotions intense permet de se décharger de la pensée négative de vidé sa tête et de laisser le cœur parler, crier, faire ressortir entrave à la continuité de la vie tout ce qui est triste, blessant, et traumatisant. L'écrivaine transcrit et transmette fidèlement ce qu'elle ressent, ce qui est indescriptible dans les sinuosités de son cœur et son esprit.

3.1 *Écrire un exercice thérapeutique*

L'écrivaine s'investit corps et âme dans l'exercice de l'écriture elle utilise son crayon comme une arme, un moyen de véhiculer cette émotion brute de perte, cette éruption violente *du désenfantement* elle écrit comme elle parle et crie, transcrit sa souffrance, sa douleur, sa peur, son angoisse, et sa solitude. L'écriture permet de tendre vers le tout de son vivant. Ce récit donne donc une conviction approfondie d'une écriture purement thérapeutique, une sorte d'émancipation, de libération, un soulagement profond d'une douleur affreuse et traumatisante. Le mystère ce produit quand la plume touche le papier. Elle devient alors le seul lieu de refuge, une façon d'aller à la rencontre de soi, « *L'inconnu qu'on porte en soi* » Duras. L'écriture a donc un pouvoir magique de consolation. Elle permet de mettre des mots sur l'indicible. Ce qui montre à la fois la singularité de cette expérience, mais aussi l'universalité de la confrontation à la mort. Comme disait : Antoine de Saint-Exupéry, *Terre des hommes*, (1939, p.113) « *L'homme se découvre quand il se mesure avec l'obstacle.* ». La mort est tellement atroce et définitive que le talent seul peut l'anéantir à son tour. En écrivant, l'écrivaine fait un chef d'œuvres rejoint, les paradis de l'écriture de Rosammund Lehmann, Anglaise de Geneviève Jurgensen, Française, de Yuko Tsuchima, Japonaise, d'aima Mahler, Autrichienne, toutes les femmes désespérées d'avoir perdu des enfants. La violence de la souffrance a distordu les clefs anciennes de la création mièvre et peu exigeante.

E53 : On sait que ces poètes français ont perdu des enfants et qu'ils ont fait de ces pertes des chefs-d'œuvres. On ne sait rien des affres vécues dans le réel par ces pères et on ne sait rien de ce qu'éprouvaient les mères de Léopoldine, Anatole et Julia.... Les mères ne disaient pas encore. Elles subissaient l'atrocité qui est dans mon cœur et que je porte à la place de ces mères martyrisée et aujourd'hui elles-mêmes disparues. Je suis torturé, car encore en vie et témoigne de ce qu'elles n'ont pu dire à temps où les hommes ont et avaient toutes les supériorités y compris celle de pouvoir crier de douleur dans les morts et dans les mots. P. 75

E54 : Si la littérature érotique a eu beaucoup de mal à se répondre, il faut savoir que la littérature Thanatotique est squelettique recherche du macabre dira un esprit chagrin à mon effort pour essayer de décrire l'indicible-et balbutiante. On a peu décrit de morts et peint des cadavres ou des personnages endormis. Je viens de découvrir Léautaud. P. 76

Ce qui nous fait dire « *Qu'on ne fait pas de la bonne littérature avec les bons sentiments.* » André guide. En effet, l'objet ultime de l'art est l'émotion : n'est pas seulement l'émotion représentée, mise en scène, mais plutôt l'émotion éprouvée : « *Un écrivain ne mérite de gloire véritable que s'il fait servir l'émotion à quelques grandes vérités morales.* Id., Delphine [1802], texte établi par Lucia Omacini, annoté par Simone Balayé, Paris, Honoré Champion, (2004), p. 4. Ainsi,

E55 : L'examen des passions conduit en effet à dégager un niveau "antérieur", plus élémentaire, un univers précognitif, tensif, monde régi par le sentir, univers où il n'est pas encore possible de connaître, mais seulement d'être sensible à. Les objets des passions y sont de simples valences, des zones d'attraction et de répulsion, et les "états d'âme" des configurations parcourues par un style sémiotique particulier « Les délices de l'émotion et l'assentiment de la sagesse » Ibid., p. 199.

3.2 Vocabulaires et bien être : quand dire, c'est guérir !

Il existe une relation étroite entre bien-être et vocabulaire. Le vocabulaire impacte le bien-être intérieur les émotions. Y en a des mots qui condamnent, mais y en a aussi des mots qui protègent. La psychanalyse par exemple insiste sur le pouvoir magique des mots. Avec des mots, un homme peut rendre son semblable heureux ou le pousser au désespoir. Dans la psychanalyse pensée par Sigmund Freud, Introduction à la psychanalyse, (1917). « L'inconscient s'ouvre, se libère à l'aide de la parole. » Le discours constitue donc le matériel indispensable permettant au guérisseur de soigner le malade. La psychanalyse se voit comme un échange de mots et la parole, la seule thérapie permettant à l'homme de libérer son âme de ses profondes angoisses. Le traitement de la psychanalyse ne comporte qu'un échange de paroles entre l'analysé et le Médecin. Le patient parlé raconte les événements de sa vie passée et ses impressions présentes. Confesse ses désirs et ses émotions. Quand nous parlons nous exprimons notre attitude morale, l'emploi de tel mot, de telle structure de phrase relève nos sentiments les plus profonds. Avec les mots, on peut guérir les maux. Des simples discours peuvent rendre tout en ordre. On dit souvent que tous ce

qui ne s'exprime pas s'impriment. En effet, la méthode d'action définit le psychisme comme sur quoi les mots ont un effet d'actions psychiques qui joue sur le moral de la personne que ce soit de façon positive ou négative. Dans le même sens le poète Christian Bovin parle à son tour du pouvoir magique des mots, leurs bienfaits et le rôle principal qu'ils jouent en allumant la lumière dans nos cerveaux desserts. Bernard Périer dans son livre intitulé : *sur le bout de la langue* paru en (2019) nous invite à partager le plaisir du mot juste. Déclarant ainsi que : le mot juste aiguise la pensée. « Les mots sont mes plus chers compagnons. Chaque jour, je joue avec eux, je les manie avec délectation. Je choisis comme dans une boîte la moins adaptée. » p. 17 Dans notre corpus, le langage aide l'écrivaine à faire sortir tout ce qui dérange, torture chaque mot qu'elle use est imprégné d'une multitude de sens. Le mot a donc un pouvoir magique de consolation et de libération de toutes les contraintes. Ainsi, les émotions et les sentiments se transforment en force lorsque Rita les conduit, et non pas quand elle se laisse conduire par eux.

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons dire que par et à travers l'écriture, l'écrivaine a pu mettre des mots sur ses maux. Il s'agit en effet, d'un exercice cent pour cent thérapeutique dans la mesure où il permet à l'écrivaine de partager ses sentiments et ses émotions avec le lecteur, liseur et interpréteur en se libérant de ce fardeau douloureux, de cette douleur affreuse et cruelle qui pesait sur sa vie, torture son âme et l'empêche d'aller à l'avant. En écrivant, l'écrivaine a réussi donc à combiner de façon originale entre son métier de psychiatre et celui d'écrivaine pour transcrire et cristalliser la douleur et la déchirure liée à la mort de sa fille chose qui fait signer le cœur du lecteur. Nous découvrons ainsi à travers son œuvre une alchimie des émotions intenses. On les sent à partir d'une sincérité. Avec son talent galant, l'écrivaine met le lecteur au milieu d'une image expressive qu'elle dessine avec les couleurs de son expérience. Une expérience à la fois dure et stimulante ses images s'ancrent dans l'esprit du lecteur et le comprend dans tous ses sens, ressent ses sentiments, et se met même à sa place. Chose qui exprime la capacité de l'écrivaine à manipuler l'écriture à sa fantaisie. L'écriture devient alors un lieu de jeu et d'enjeux grâce à différentes stratégies qui surprendront et captent l'intention du liseur. La lecture de ce récit devient une aventure dans le royaume des mots. Nous ne nous contentons pas de parcourir nos yeux, pour prendre connaissance du contenu. Sous l'effet magique des mots, nos yeux deviennent insuffisants et font appel à l'ouïe, au toucher, etc. C'est ici que tous nous sentent son vraiment chatouiller. Rien n'est plus expressif que la célèbre citation de Damien Boquet et Piroška Nagy : « L'objet de la création littéraire, c'est de tenter de saisir et de restituer la « chair des émotions qui palpète dans la chair des textes¹. » « Le récit n'est plus l'écriture d'une aventure, mais l'aventure d'une écriture » De Jean

¹ Damien Boquet et Piroška Nagy, « Une histoire des émotions incarnées », Introduction à « La chair des émotions », dir. Damien Boquet, Laurence Moulinier-Brogi et Piroška Nagy, *Médiévales*, 61, 2011, p. 14. Cette approche littéraire des émotions a été au centre des réflexions du colloque international « L'épopée sensible : les émotions de l'Europe médiévale et le discours épique » organisé à l'ENS de Lyon les 17 et 18 mars 2016 par Beate Langebruch et Pablo Justel.

Ricardou Pour une théorie du nouveau *roman*. Le récit par sa forme et son allure ne sait pas se taire, autant la mort est violente autant l'écriture se relève de plus en plus assassine.

Références bibliographiques :

- Algirdas, J. G. & Jacques, F. (1991). *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Paris, Éditions du Seuil, p. 338.
- Badia, H. N. (1985). *Le Voile mis à nu*. Paris : Arcantière éditions.
- Bertrand, P. (2019). *Sur le bout de la langue, le plaisir du mot juste*, édition JC Lattès.
- Damien, B. & Piroška, N. (2011). *Une histoire des émotions incarnées, Introduction à La chair des émotions*, dir. Damien Boquet, Laurence Moulinier-Brogi et Piroška Nagy, *Médiévales*, 61, p. 14.
- Émile, F. (1920). *L'Art de lire*, Paris, Hachette, p. 22.
- Fatima, C. (1987). *L'Eau de mon puits*. Besançon : L'Amitié par le Livre.
- Fatima, M. (1963). *Rêve de femmes : une enfance au harem*, éditions le fenec.
- Id., D. [1802] Texte établi par Lucia Omacini, annoté par Simone Balayé, Paris, Honoré Champion. 2004, p. 4. Ibid., p. 199.
- Jean, R. (1971). *Pour une théorie du nouveau roman*, éditions du seuil.
- Line, S-P & Roger, R. (2013). *Surmonter l'épreuve du deuil* éditions Québec livres.
- Marshall. B. R. (2006). *Entretiens avec Gabriele Seils, Dénouer les conflits avec la communication non violente*, éditions jouvence. P. 101.
- Marcel, P. (1989). *Du côté de chez Swann, Ire partie*, in *À la recherche du temps perdu*, édition Gallimard, t. I, p. 84.
- Robert, M. [1930-1932]. *L'Homme sans qualités pour les textes nouveaux*, Paris, Éd. du Seuil, 2004, I, chap. 11 (« L'essai le plus important »), t. I, p. 61.
- Roger, R. (2004). *La perte d'un être cher*, éditions Quebecor.
- Sarah M. (1993). *Vies privées, affaires publiques : les causes célèbres de la France prérévolutionnaire*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Christophe Beslon et Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, Fayard, 1997.
- Sigmund, F. (1917). *Introduction à la psychanalyse* éditions la philothèque.